

KIND – Peeping Tom

Les racines de la violence

Kind est la troisième partie de la trilogie de Peeping Tom qui aborde les thèmes de la mémoire, du souvenir et de la quête tragique de liens. La première partie, *Père* (2014), se déroulait dans une maison de retraite et dans l'esprit émiétté d'un homme seul atteint de démence. La deuxième partie, *Mère* (2016), mettait en scène, dans un environnement muséal, les multiples facettes d'un processus de deuil, autour d'une mère absente, les corps des interprètes servant alors de réceptacle à des souvenirs inconstants.

Dans *Kind*, Gabriela Carrizo et Franck Chartier explorent les sources de la psyché du point de vue de l'enfant. Six interprètes et trois figurants nous emmènent dans un univers lointain et enfui, jonché de contes de fées sombres et de magie. Un monde qui précède le bien et le mal, où les limites ne sont pas encore établies. L'enfant qu'ils mettent en scène est proche de cet espace secret, celui de l'origine de la création. Il n'a pas encore été formaté.

L'enfant

Sur scène, l'enfant, en tant que personnage central, est une présence perturbatrice. Le spectateur observe une fille trop grande sur un vélo trop petit. La jupe trop courte, la chair bombée sur les bords des manches et des chaussettes. La mezzo-soprano Eurudike Debeul n'interprète pas cette enfant, elle est cette enfant. Le simple fait qu'elle ait depuis longtemps dépassé son enfance, rend la confrontation avec son monde d'autant plus perturbante pour le spectateur. Le décalage résulte en un effet que l'on pourrait qualifier de « vallée de l'étrange » : un excès troublant de ressemblance qui à force, amène une conscience accrue d'implications potentielles.

Avec ses tics et ses gestes enfantins, cette enfant surdimensionnée nous entraîne dans son univers, une forêt sombre au pied de falaises imposantes. Elle vit dans un environnement qui nous est familier, mais elle glisse sans transition perceptible vers un état primitif que nous avons oublié, sur les bords effilochés de l'inconscient. Là où la terre parle, où les enfants poussent dans les arbres. Là où des événements étranges n'inquiètent personne mais suscitent la curiosité. La chorégraphie des autres interprètes est étroitement liée au langage visuel de son monde à elle.

Dans *Kind*, la présence de " vrais " enfants se limite à un figurant qui s'alterne dans chaque ville où la compagnie se produit. Cependant, au cours de la période précédant le processus de création, une série d'ateliers avec des enfants de différents

groupes d'âges ont été organisés dans plusieurs villes. Ainsi, les metteurs en scène et les interprètes ont pu mieux comprendre le potentiel plastique et artistique, la gestuelle des enfants, ainsi que leur vision du monde : la façon dont ils perçoivent les adultes qui les entourent, comment cela s'exprime dans leurs gestes et leur langage corporel. Leur façon de face à certaines craintes qui ne sont que le résultat d'un manque de soutien et de cadre, par exemple lorsqu'ils ne peuvent pas compter sur les parents. Comment gèrent-ils les absences, les pertes, les conflits ?

Un environnement vivant

Les enfants sont en devenir, agiles, souples et réceptifs. Leur attitude ouverte particulière s'étend dans la scénographie, qui devient un interprète actif. On y découvre le monde de l'enfant dans un diorama : une visière entre nature et construction, dans une vitrine qui est la scène en elle-même. Autour de l'enfant, une variété de formes et d'apparences toutes traitées à égalité - arbres, rochers, animaux et esprits de la forêt, promeneurs, enfants faits de branches. Parfois il s'agit d'objets à part entière, parfois ce sont les interprètes qui se confondent avec ces apparences.

Kind se déroule dans un espace/temps encore instable. Les enfants sont en devenir, agiles, souples et réceptifs. Leur attitude ouverte particulière s'étend dans la scénographie, qui devient un interprète actif. Autour de l'enfant, une variété de formes et d'apparences sont toutes traitées à égalité - arbres, rochers, animaux et esprits de la forêt, promeneurs, enfants faits de branches. Parfois il s'agit d'objets à part entière, parfois ce sont les interprètes qui se confondent avec ces apparences. Sur scène des gorges et des crevasses, des grottes lointaines, une cavité qui évoque une matrice, suggèrent des espaces et des mondes encore plus profonds, invisibles au spectateur. On entend des sons lointains, on voit des créatures apparaître et disparaître. Cela soulève des questions : qui influence qui ? Le paysage transforme-t-il les personnages ou est-ce le contraire qui se produit ?

Et, qui construit qui ? Car la scénographie montre aussi le monde de l'enfant comme un diorama : le mode de présentation qui réduit un habitat naturel à un cadre gérable - pensez aux vitrines d'un Musée de Sciences Naturelles. Dans la vitrine qu'est la scène en tant que telle surgisse dans *Kind* à intervalles réguliers des constructeurs d'apparence abstraite. Déguisés de la tête aux pieds dans des costumes blancs stériles, ils interviennent tantôt subtilement, tantôt violemment dans l'environnement de l'enfant. Issus de l'intuition artistique des créateurs/chorégraphes, ils n'ont libéré leur sens qu'avec le temps. A présent les chorégraphes voient en eux les forces manipulatrices qui encadrent toute vie humaine : des forces culturelles, sociopolitiques, morales ou religieuses. En même temps, leur capacité de s'adapter à l'actualité est surprenant. Ainsi, dans le contexte des

événements récents, on peut tout aussi bien les lire en tant que forces de contrôle qui, sous la guise de mesures protectives, éloignent l'homme encore plus loin de la nature, de sa nature.

Violence et identité

L'entourage où nous grandissons et les personnes qui nous entourent déterminent en grande partie la personne que nous deviendrons – il en va de même dans *Kind*. L'enfant reflète son environnement, mais doit aussi y résister, précisément pour pouvoir établir sa propre identité. De cette dualité, *Kind* interroge les aspects pervers du façonnement de l'identité.

En raison d'une figure paternelle perturbée, la violence est omniprésente dans le monde de cette enfant. Nous observons de quelle manière cette violence l'affecte, la façon dont elle y résiste, lui donne une place, ou encore comment elle régresse dans son propre univers. Dans ses jeux, la fascination pour l'extrême s'assombrit peu à peu : la voie vers l'(auto)destruction n'est pas loin. Le son prédit cette voie, car le choix de la musique dans *Kind* mène vers le 'Club des 27' : un groupe de musiciens célèbres tels que Janis Joplin, Jimi Hendrix ou Kurt Cobain, décédée à l'âge de 27 ans suite à une addiction, un meurtre ou un suicide.

La question se pose alors : dans quelle mesure ce côté obscur était-il déjà intrinsèquement présent en elle ? Et plus générale : la violence, est-elle présente en nous, ou résulte-elle de notre environnement ? Dans ce contexte, la théorie fantôme intergénérationnelle des psychanalystes hongrois Nicolas Abraham (1919-1975) et Maria Torok (1925-1998) a été une première source d'inspiration dans le processus de travail de *Kind*. Les fantômes dont ils parlent sont des tabous et des secrets au sein d'une famille qui, jusqu'à plusieurs générations plus tard, apparaissent soudainement et inexplicablement sous la forme de comportements violents ou d'autres conduites antisociales inopinés. Dans *Kind*, nous constatons comment les graines sont semées dans l'enfant, tandis qu'à travers ce père imprévisible, des tabous anciens ont peut-être ressurgis.

De l'autorité folle de ce père/garde forestier, une parabole politique se déploie dans la mise en scène. Autant le monde de l'enfant est ouvert et flexible, autant celui du père est fermé et hostile. Du fait de sa position de pouvoir qu'il considère inébranlable, il ne voit que des intrus contre qui il aboie, se livre à des abus et à des humiliations. Cette figure paternelle personnifie la façon dont l'école philosophique d'inspiration lacanienne voit surgir des mécanismes de racisme et d'exclusion : au moment où s'effondre une identité trop rigide, le vide sous-jacent baille, l'« autre » sert alors de paratonnerre facile pour une peur insondable. En tant que représentant

de l'autorité, ce père incarne la faillite des constructions et des réflexes patriarcaux - mais pour l'heure, il ne recevra pas d'opposition téméraire de son entourage.

Cet aspect politique s'est inconsciemment faufilé tout au long du processus de travail, pendant les nombreuses improvisations, à travers les différents contextes culturels et les diverses expériences des performeurs de la compagnie. Ce qui frappe une fois de plus dans cette création de Peeping Tom, c'est leur méthode de création intuitive, qui mène toujours à des mises en scène socialement fortement impliquées et donc identifiables pour les spectateurs.

Texte écrit par Lieve Dierckx